



Écrire, notre passion

COMMUNICATION D'ALAIN BOSQUET DE THORAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 OCTOBRE 2007

En premier lieu, fixons les choses : en l'occurrence, il s'agit bien de poésie. Nous avons tous écrit un poème, un beau jour de notre jeunesse, ou une lettre d'amour, ce qui est un peu la même chose. C'est bien elle qui nous réunit aujourd'hui, poètes, prosateurs, philologues et historiens.

Avant tout, il y a, selon la légende, l'irrépressible attirance de la page blanche. Elle est le symbole, l'archétype du désir d'écrire, le réceptacle de nos pulsions écrivaines, si je puis dire.

Mais commençons par le début : l'apparition du premier poème sur cette page blanche posée devant nous. Permettez-moi tout d'abord de citer André Malraux, lui-même cité par le musicologue André Souris, dans son ouvrage *Conditions de la Musique*, Malraux qui écrivait, dans un article de la revue *Verve*, en 1937, avant qu'il n'en reprenne et développe certaines idées dans *La Psychologie de l'Art* : « L'artiste ne se conquiert pas sur la vie, mais sur l'imitation ; toute forme est, à l'origine, la lutte d'une forme en puissance contre une forme imitée » ; « C'est à une lecture, une audition, la découverte d'un tableau que l'artiste connaît ou reconnaît sa vraie nature, ce n'est pas devant la vie » ; « On ne devient pas poète par un matin de printemps, mais par l'exaltation d'un poème ».

Cette dernière remarque est capitale : pour chaque poète, cette exaltation, cette première lecture d'un poème est décisive. Quant à moi, comme bien d'autres, ce fut d'abord dans la collection « Poètes d'Aujourd'hui » de Pierre Seghers, que je la trouvai, et en particulier Léon-Paul Fargue, et ses *Ludions*, dont les images m'enchantèrent et me conduisirent à mon premier poème : un lamentable pastiche.

Qu'importe, j'avais contracté le virus, dont on ne se débarrasse jamais, comme on sait.

Et puis, comme on tire un écheveau, les autres poètes suivirent, pêle-mêle : de Maurice Scève à Charles Baudelaire, de Guillaume Apollinaire à Paul Eluard, d'Henri Michaux à George Shéhadé, de René Char à Yves Bonnefoy, bientôt tout un cortège, dont un jour on fait partie, intimidé mais secrètement fier, loin au dernier rang, avec son premier recueil publié sous le bras...

Poète, poésie : encore faut-il avoir un premier lecteur. C'est en principe sans problème dans le cas de la lettre d'amour. Pour moi, ce fut mon père. Point tant que pour avoir son avis que pour jeter un voile de brume sur mes désastreux résultats scolaires, brume qui ne fut d'ailleurs pas long à se dissiper. Le temps n'était pas encore venu où je pouvais ériger comme un fragile rempart mon premier recueil face à mon inaptitude définitive aux études. Il ne put me dire de quelle mystérieuse alchimie le poème est-il le fruit, d'ailleurs je ne lui demandai pas.

À vrai dire, je me suis posé cette question pour la première fois en préparant cette communication... On parle d'inspiration, de circonstances, de minutieuses mises en scène. Pour l'un, il faut tel papier et telle plume, de la musique ou le silence du soir, pour l'autre du vin ou du café, pour ne pas parler d'ivresse ou de drogue. On dit aussi que le premier vers serait donné. Comme tombé du ciel : « Les dieux gracieusement nous donnent pour rien le premier vers ; mais c'est à nous de façonner le second », dit Valéry. Et Baudelaire n'est pas en reste : « L'œuvre ne tombe pas du ciel comme un aérolithe. » Mais n'est-ce pas trop simple ?

Voyons-y de plus près. Il n'y a pas de poème sans image, que celle-ci naisse du rapprochement substantif-adjectif, comme chez Baudelaire :

Le vert paradis des amours enfantines,
L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs

Ou qu'elle soit suggérée, sans adjectif, comme chez Eluard :

Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens,
Elle a la forme de mes mains
Elle a la couleur de mes yeux
Elle s'engloutit dans mon ombre
Comme une pierre sur le ciel.

Que nous enseignent ces exemples, qu'on peut multiplier à l'envi, sinon que ces vers provoquent une émotion de même qualité, ce qui laisse le mystère en son entier. Vous me direz que dans le cas d'Eluard, il n'y a pas d'image, à proprement parler. Mais cela ne fait que renforcer le mystère.

Voyons ce qu'en dit Pierre Reverdy : « L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte, — plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique. »

Ceci peut s'appliquer à Baudelaire, pas à Eluard.

Je cite à présent André Breton : « Au terme actuel des recherches poétiques il ne saurait être fait grand état de la distinction purement formelle qui a pu être établie entre la métaphore et la comparaison. Il reste que l'une et l'autre constituent un véhicule interchangeable de la pensée analogique et si la première offre des ressources de fulgurance, la seconde (qu'on en juge par les "beaux comme" de Lautréamont) présente de considérables avantages de suspension. Il est bien entendu qu'auprès de celles-ci les autres "figures" que persiste à énumérer la rhétorique sont absolument dépourvues d'intérêt. Seul le déclic analogique nous passionne : c'est seulement par lui que nous pouvons agir sur le moteur du monde. Le mot le plus exaltant dont nous disposons est le mot COMME, que ce mot soit prononcé ou tu. C'est à travers lui que l'imagination humaine donne sa mesure et que se joue le plus haut destin de l'esprit. »

Une fois mise à part l'enflure superlative propre à André Breton, le comparatif « comme » s'applique bien à Eluard dans mon exemple, et évidemment à beaucoup d'autres, dont Baudelaire même :

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes
Ô serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

De plus, dans ce cas-ci, « comme » est placé dans la strophe comme un miroir, la seconde partie étant le reflet de la première.

C'est encore plus frappant dans ces vers de Victor Hugo :

...Médine aux mille tours, d'aiguilles hérissées,
Avec ses flèches d'or, ses kiosques brillants,
Est comme un bataillon arrêté dans les plaines,
Qui parmi ses tentes hautaines,
Élève une forêt de dards étincelants.

Y a-t-il une définition générale de la poésie ? Allons au plus simple : les dictionnaires. Commençons par le Littré : « Poème : ouvrage en vers. » « Poète : celui qui s'adonne à la poésie. » Vous conviendrez que c'est un peu court. Voyons le Robert. « Poésie : art du langage, visant à exprimer ou à suggérer par le rythme (surtout en vers) l'harmonie et l'image. » Voilà qui est mieux, et une citation opportune de Roger Caillois la complète : « l'idée se fait jour qu'il existe des vers qui ne sont pas de la poésie et qu'il est au contraire de la poésie en dehors des vers ».

Quant au Larousse, il donne une définition proche du Robert.

Mais aucune de ces définitions ne peut nous satisfaire, car il leur manque une part essentielle : celle du mystère. Voici ce qu'en dit Mallarmé : « Le poème est un mystère dont le lecteur doit chercher la clé. » De son côté, Jean Paulhan, dans son essai *Clé de la poésie*, confesse, aux trois quarts de son ouvrage : « Je cherche une loi dont le mystère fasse partie. »

C'est probablement Rimbaud qui apporte une vision, à défaut d'une définition, la plus proche du phénomène poétique : « Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. »

Laissez-moi faire une dernière citation, en forme de devinette. Qui a dit : « La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. » Est-ce Tristan Tzara ? Victor Hugo ? ...C'est Diderot.

Ce n'est pas le fruit de ma culture, mais celui d'une incursion sur Internet, qui malheureusement ne cite pas ses sources...

Faut-il conclure que la poésie n'a pas besoin de définition pour exister ? Sans doute, mais cependant on sent bien que c'est une question qui tarabuste de beaux esprits, et non des moindres, de Paulhan à Valéry, qui en fit même un cours de poétique au Collège de France. Et nous avons encore les *Conseils à un jeune poète* de Max Jacob et les *Lettres à un jeune poète* de Rilke, dont voici deux extraits de la première : « Il m'est permis de vous dire que vos vers n'ont pas de manière propre, mais qu'on y trouve pourtant, silencieux et recouverts, les rudiments de quelque chose de personnel. C'est ce que je sens le plus clairement dans le dernier poème, " Mon âme ". Là, quelque chose qui vous est propre veut des mots, cherche son mode d'expression. Et dans le beau poème " À Leopardi " croît peut-être une sorte de parenté avec ce grand solitaire. Malgré tout, ces poèmes ne sont rien encore par eux-mêmes, rien qui tienne par soi, pas même le dernier, ni celui à Leopardi. »

Je m'arrête un instant pour constater, comme vous probablement, que le phénomène de l'exaltation d'un poème dont parle Malraux, s'appliquait sans doute, pour Frans Kappus, le poète qui s'adresse à Rilke, à Leopardi. Mais je reprends ma lecture : « Vous demandez si vos vers sont bons. Vous me le demandez. Vous l'avez déjà demandé à d'autres. Vous les envoyez à des revues. Vous les comparez à d'autres poèmes, et vous vous inquiétez si certaines rédactions refusent vos tentatives Hé bien (puisque vous m'avez autorisé à vous conseiller), je vous prie de renoncer à tout cela. Vous regardez vers le dehors, et c'est là précisément ce que vous devez ne pas faire aujourd'hui. Personne ne peut vous conseiller ni vous aider, personne. Il n'est qu'un seul moyen. Rentrez en vous-même. Cherchez la raison qui, au fond, vous commande d'écrire ; examinez si elle déploie ses racines jusqu'au lieu le plus profond de votre cœur ; reconnaissez-le face à vous-même : vous faudra-t-il mourir s'il vous était interdit d'écrire ? Ceci

surtout : demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de la nuit : dois-je écrire ? Creusez en vous-même vers une réponse profonde. Et si cette réponse devait être affirmative, s'il vous est permis d'aller à la rencontre de cette question sérieuse avec un fort et simple " je dois ", alors construisez votre vie selon cette nécessité ; votre vie, jusqu'à son heure la plus indifférente, la plus infime, doit se faire signe et témoignage pour cette poussée. »

Ces remarquables paroles, qui décrivent cette lente descente en soi-même, les yeux bandés, comme sur un chemin initiatique, paraissent conduire à un point de non-retour, où le poète, dans un état d'exaltation créatrice, se sent fort de porter son œuvre à son plus haut degré d'incandescence.

Après cette envolée lyrique « à la Breton », je reviens à notre question, qui reste ouverte : qu'est-ce que la poésie ? Qu'est-ce qui peut encore en éclairer le mystère ?

Les surréalistes ont eux-mêmes mené des expériences, comme l'écriture automatique, ou en état de transe hypnotique, comme Robert Desnos, avec des résultats divers et d'ailleurs incontrôlables, plutôt médiocres. Le jeu dit du « cadavre exquis », qui tient son nom du premier essai : « le cadavre exquis boira le vin nouveau », fut une autre tentative d'introduire le hasard dans le champ poétique, sans plus guère de résultats probants. « L'huître du Sénégal mangera le pain tricolore » n'est guère une réussite, ni « Le chlore en poire fait parler les sénéchaux atroces ».

C'est Raymond Queneau qui introduit un phénomène nouveau avec ses « Cent mille milliards de poèmes ». Il s'agit de dix sonnets dont chaque vers est imprimé sur une bandelette mobile.

Voici ce qu'en dit Queneau dans son « mode d'emploi » qui tient lieu de préface : « En comptant 45 s pour lire un sonnet et 15 s pour changer les volets, en lisant toute la journée 365 jour par an, on obtient 190 millions 258 mille 751 années de lecture, plus quelques plombs et broquilles (sans tenir compte des années bissextiles et autres détails)... » C'est, en quelque sorte, une machine à écrire des poèmes. D'ailleurs Queneau termine son mode d'emploi ainsi : « Comme l'a bien dit Lautréamont, la poésie doit être faite par tous, non par un. »

C'est aussi à Queneau que l'on doit certains des travaux les plus significatifs au sein de l'Oulipo, autrement dit : l'Ouvroir de littérature potentielle, dont les membres, comme Queneau, Perec, François le Lionnais, Jean Queval, se retrouvent aussi au Collège de Pataphysique. C'est dire qu'ils ne se prenaient pas trop au sérieux, ce qui n'enlève rien à la qualité de la plupart de leurs recherches et exercices. La méthode dite « S + 7 » donne en particulier des résultats bénéfiques. De quoi s'agit-il ? On prend un texte quelconque, et on remplace chaque mot par le 7^e suivant dans un dictionnaire donné.

Par exemple, « la cigale et la fourmi » deviennent « la cimaise et la fraction ». Dans le cas suivant, la méthode est appliquée à un sonnet bien connu de Gérard de Nerval. Donnons la parole à Queneau : « Il s'agit d'un A+1, S+1, V+1 fonctionnel », c'est-à-dire que l'on prend, dans le dictionnaire choisi : le Petit Larousse Illustré., l'adjectif, le substantif ou le verbe suivant à la condition qu'il remplisse les mêmes fonctions syntaxique et prosodiques ; on a de plus conservé les mêmes rimes.

Les verbes auxiliaires ou quasi-auxiliaires (être, avoir, aller) ne sont pas modifiés. On a utilisé pour les mots historiques et géographiques la seconde partie du même petit Larousse. Le titre vient d'un dictionnaire espagnol ».

Voici ce que cela donne :

EL DESDONADO

Je suis le tensoriel, le vieux, l'inconsommé
Le printemps d'Arabie à la tourbe abonnie
Ma simple étole est molle et mon lynx consterné
Pose le solen noué de la mélanémie

Dans l'obi du tombeur toi qui m'a consommé
Romps-moi le Peïpous et la miss d'Olympie
La foi qui poignait tant à mon coin désossé
Et la trempe où la pente à la rosse s'appuie

Suis-je Ampère ou Phédon ? Luxembourg ou Biton ?
Mon fruit est roux encor du balai de la peine.
J'ai riblé dans la grue où nappe la trentaine

Et j'ai trois fois vairé travesti l'Alagnon,
Moissonnant tour à tour sur la mâche d'Ougrée
Les sourcils de la salle et les crics de la fouée.

Quel mécanisme interne se met en jeu pour nous faire immédiatement reconnaître le poème de Nerval, comme par décalque, et provoque en nous une émotion de même nature ? Alors qu'il est vidé de ses mots et de leur sens ? C'est-à-dire des deux principaux éléments qui précisément font la poésie, composent ses images ? Par contre, ce qui reste présent est ce qu'il faut bien appeler le rythme, faute d'un autre mot, ou plutôt ce qu'on appelle en musique le « tactus », ce qui contient à la fois la mesure et le rubato, l'équilibre et sa rupture, l'essentiel de ce qui fait la différence entre deux interprétations.

Quant au mystère, constatons qu'il reste entier. Mais finalement, n'est-ce pas la nature même de la poésie de se dérober à l'analyse, et qui fait qu'il s'éloigne à mesure qu'on croit s'en approcher, tel un mirage. Et que, comme un langage secret, un message crypté, la poésie reforge sa clé, et réinvente sa définition à chaque poème.

Dernier mystère. Comment se fait-il que les plus beaux vers de la langue française sont quasi toujours des alexandrins, que ce soit de Racine comme :

La fille de Minos ou de Pasiphae

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur

Ariane, ma sœur, de quel amour blessé
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée

De Hugo :

Des avalanches d'or s'écroutaient dans l'azur
L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle

De Baudelaire :

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre

De Corneille :

Cette sombre clarté qui tombe des étoiles

Ou encore ce très beau vers d'Aragon :

Octobre électroscope a frémi mais s'endort

On sent que l'hémistiche, qu'il soit ou non marqué par une virgule, introduit une respiration qui le rythme, lui donne comme une légèreté de ballerine.

L'alexandrin serait-il le nombre d'or de la poésie ?

Permettez-moi de terminer par un exercice. Vous êtes assis sur une tombe, dans un cimetière, face à la mer. Il est midi. Décrivez vos impressions, de préférence en 24 strophes de 6 vers décasyllabiques.

Et tout le reste est silence...

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Alain Bosquet de Thoran, *Écrire, notre passion* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/bosquetdethoran131007.pdf>>